

NE VOUS LAISSEZ PAS ENFIROUÂPER PAR DE FAUSSES ÉTYMOLOGIES!

PAR ANDRÉ THIBAUT

Les êtres humains sont habités par un irréprensible besoin de croire à tout prix, même les choses les plus irrationnelles. C'est ainsi que s'explique, entre autres, la popularité de l'astrologie ou de la chiromancie. Il ne faut donc pas s'étonner qu'en matière d'étymologie, il en aille de même : le public préférera toujours une bonne histoire, fût-elle invraisemblable, à un aveu d'ignorance. Le cas d'*enfirouâper* illustre à merveille ce phénomène des fausses étymologies qui surgissent on ne sait trop comment et se répandent dans la population, jusqu'à se frayer un chemin dans certains ouvrages de référence qui les présentent comme avérées, au mépris de tout garde-fou méthodologique et scientifique.

Nous allons, dans les lignes qui suivent, jeter un coup d'œil critique aux anecdotes qui ont été évoquées pour tenter d'expliquer l'origine du verbe *enfirouâper*. Puis, nous proposerons une nouvelle hypothèse sur l'origine de ce mot, basée sur l'abondante documentation disponible au Trésor de la langue française au Québec de l'Université Laval (Fonds TLFQ).

IN FUR WRAP : LES ORIGINES DE LA LÉGENDE

La légende voulant que *enfirouâper* soit un mot d'origine anglaise repose sur des anecdotes contradictoires, qui ne bénéficient de l'appui d'aucune source historique fiable. On trouve d'abord cet entrefilet paru dans le courrier des lecteurs du journal *Le Devoir* du 20 juin 1962, soit plus de 80 ans après la première apparition du mot (voir plus loin) :

« Le mot "enfirouaper" m'intéresse aussi, car en lisant la vie du père Jules Jetté, s.j. missionnaire en Alaska, je crois avoir découvert la racine de ce canadianisme. Partant pour un long voyage, le père se faisait envelopper de peaux de caribou [...] sur son traîneau comme une momie embarrassée par ses bandelettes, in "fur wrap", de là à "enfirouâper", il n'y a qu'un pas, et les différents sens du mot se comprennent facilement. Un lecteur. »

Quelques années plus tard, le dramaturge Jean Barbeau, dans sa pièce *Citrouille*, nous montre que cette étymologie populaire devait être déjà bien diffusée à l'époque :

« Sans parler de celles de votre acabit, qui au premier mâle qui sait comment s'y prendre, se laisse [sic] enfirwaper... in fur wrap... envelopper dans de la fourrure... Finie, la liberté! Vive l'esclavage! » (J. Barbeau, *Citrouille*, 1975, p. 74).



Hector Berthelot (1842-1895), avocat, caricaturiste, humoriste, fondateur de journaux. (Bibliothèque et Archives nationales du Québec).

Puis, un certain Pierre DesRuisseaux y va de sa propre contribution en élaborant sur cette base déjà fragile une histoire tout à fait gratuite qui doit plus à son imagination qu'à une quelconque documentation historique :

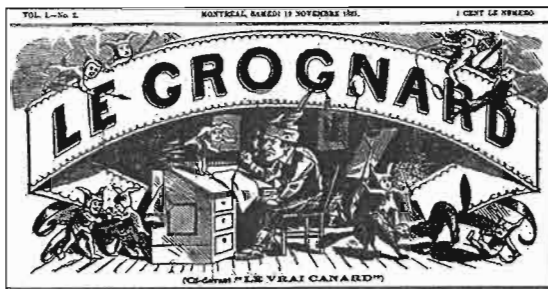
« Se faire enfirwâper. *Se faire jouer, berner*. Référence aux anglais [sic minuscule] qui, autrefois, s'habillaient de fourrure. *Enfirwâper (in fur wrapped, angl.: enveloppés de fourrure)* par opposition aux Français qui eux, portaient habituellement des vêtements de lin. Ainsi, quand les Français se faisaient jouer, berner, par les Anglais, ils employaient cette expression qui par la suite s'est généralisée. » (P. DesRuisseaux, *Le livre des expressions québécoises*, 1979, p. 116).

Enfin, Gilles Colpron ajoute à la confusion dans son *Dictionnaire des anglicismes*, où l'anecdote connaît un nouvel avatar :

« *enfirouâper [in (a) fur wrap, in fur wrapping*] duper, rouler, emberlificoter. *Dans une enveloppe de fourrure; a désigné une pratique qui consistait à recouvrir de peaux de fourrure un ballot de viles étoffes pour faire croire qu'il était constitué entièrement de fourrures.* » (G. Colpron, *Dictionnaire des anglicismes*, 1982, p. 120).

Tout cela est bien confus, et on se demande un peu laquelle de ces anecdotes est la plus invraisemblable... Quoi qu'il en soit, l'étymologie voulant rattacher ce mot à l'anglais **in fur wrap(ped)* est parfaitement irrecevable, et ce, pour des raisons d'ordre phonétique, syntaxique, sémantique et documentaire.

En-tête du journal *Le Grognard* qui remplace *Le Vrai Canard*, en 1881. (Collection privée).



LES POINTS D'ACHOPPEMENT

Examinons d'abord la dimension phonétique. La forme la plus anciennement attestée du mot n'est pas *enfirouâper*, mais bien *enfifrewâper* (le passage est cité plus loin). L'hypothétique séquence anglaise **in fur wrap* ne pourrait théoriquement rendre compte que de la forme la plus récente, mais pas de la plus ancienne, qui compte une syllabe de plus. En outre, le mot anglais *wrap* ne se prononce évidemment pas **rouâpe*, le *w*-initial de ce mot étant purement graphique. On attendrait donc en franco-québécois la prononciation *rappe* (cf. le nom de marque déposée *Saran Wrap*, pro-

Page du journal *Le Vrai Canard* fondé par Hector Berthelot, en 1879.



noncé *saranne-rappe* par les Québécois francophones), et en aucune manière *rouâpe*, qui exige une autre explication.

La syntaxe pose elle aussi problème : les anglophones à qui on soumet cette pseudo-étymologie sont tous choqués par l'in vraisemblance en anglais des séquences *in fur wrap*, *in fur wrapped*. La syntaxe de cette langue exigerait *to wrap (something) in fur*, *(something) wrapped in fur*. Quant à la richesse sémantique du mot, ce pseudo-étymon anglais n'en justifie pas toutes les nuances. En effet, les verbes *enfirouâper* et *enfirouâper* ne signifient pas seulement « duper », mais aussi « avaler d'un trait » et « semoncer, réprimander » (Fonds TLFQ). Quant au participe passé *enfirouâpé*, en plus du sens d'« emberlificoté », on le trouve également avec celui d'« irrité, en colère » (GPFC). Ces sens ne sauraient s'expliquer par le seul recours à **in fur wrap* et nécessitent une autre explication.

Enfin, cette étymologie ne tient pas la route pour des raisons de lacunes documentaires. Les anecdotes évoquées par les auteurs pour justifier **in fur wrap* ne reposent sur aucun témoignage historique et, en outre, elles diffèrent toutes sensiblement entre elles. Comme nous l'avons vu, la plus ancienne (1962) est parue dans un court entre-filet anonyme publié dans *Le Devoir*. Elle semble avoir déchaîné l'imagination, car ceux qui la reprendront y iront de leur propre interprétation. Là où l'article du *Devoir* nous parle d'un missionnaire qui s'emmitouflait dans des fourrures de caribou en Alaska, Pierre DesRuisseaux, en 1979, nous explique que les Français s'habillaient autrefois en manteaux de lin, contrairement aux Anglais qui se seraient vêtus de manteaux de fourrure (affirmation parfaitement gratuite); situation à partir de laquelle notre auteur conclut que les Français auraient prétendu s'être fait *enfirouâper* lorsque les Anglais les avaient roulés dans un marché... Quant à Gilles Colpron, il affirme que des marchands auraient enveloppé de fourrures de viles étoffes pour tromper leur acheteur. Comme on peut le constater, ces anecdotes variées ressemblent davantage à des tentatives de justification *ad hoc* d'une improbable séquence **in fur wrap* qu'à une véritable explication historique confirmée par des attestations textuelles fiables.

ENFIFRER, ROUÂPER ET AUTRES FIFRES...

Oui mais, d'où vient donc *enfi(fe)rouâper*? Nous aimerions d'abord rappeler que les étymologistes ne connaissent pas nécessairement l'origine de tous les mots, et qu'il vaut mieux parfois avoir la saine humilité d'admettre notre ignorance, plutôt que de prêter foi aux affirmations les plus saugrenues. Dans le cas qui nous occupe, après avoir définitivement mis de côté l'étymologie par **in fur wrap*, nous aimerions présenter une hypothèse qui peut vraisemblablement rendre compte de l'origine du mot.

En bonne méthode, il convient d'abord de se pencher sur les plus anciennes attestations du mot. Cela nous fournit deux informations capitales pour son étymologisation : il apparaît d'abord sous la forme *enfifrewâper* (et non *enfirwâper*, postérieure), et toujours sous la plume du même auteur, le journaliste et humoriste Hector Berthelot (1842-1895), fondateur entre autres des hebdomadaires satiriques *Le Vrai Canard* et *Le Grognard*. Voici un aperçu de ces premières attestations :

« Ecoute, Joly, tu me dois une fameuse chandelle pour t'avoir tiré cet [*sic*] épine du pied. Si ça avait pas été pour moi, tu te faisais enfifrewâper comme Ouimet et Chapleau dans l'affaire des Tanneries. » (30 août 1879, *Le Vrai Canard*, Montréal, p. 2, col. 3-4); « La ville de Montréal a fini par être joliment enfifrewapée dans l'entreprise des impressions civiques. » (4 juin 1881, *Le Vrai Canard*, Montréal, p. 3, col. 2). – Avec une graphie légèrement différente, peut-être due à une simple coquille : « Comme le disait l'échevin Wilson[,] "arrive pour l'enfrifrewaper, Pochennes". » (18 février 1882, *Le Grognard*, Montréal, p. 2, col. 3).

Selon toute vraisemblance, le mot a été popularisé dans la presse par Berthelot; il est même permis d'imaginer qu'il en a été le créateur, bien que nous n'en aurons jamais la certitude. Cela dit, quel mode de formation préside à son apparition, et avec quels éléments a-t-il été forgé? En ce qui concerne la première question, on relève en français de très nombreux mots de facture similaire. Parmi ceux exprimant tout à la fois la possession sexuelle et la duperie, mentionnons *enculer*, *enfiler*, *entuber*; si l'on se restreint à la duperie, on relève en français général *emberlificoter*, *embobiner*, *embobeliner*, *enjôler*, *entortiller*, *entourlouper*. En français québécois, on trouve une longue liste de formations de ce genre : *embarquer*, *emberlicoter*, *emmancher*, *emmiauler*, *empichetouner*, *empigeonner*, *empirouetter*, *enfliflotter*, *enfouroloucher*, *engourlicher*, etc. (Fonds TLFQ). Quant au sens d'« avaler, engloutir », qui, rappelons-le, est un des sens de *enfi(fe)rouâper*, on a en français général *enfiler*, *enfournier*, *engloutir*, *s'empiffrer*; on peut ajouter en franco-québécois *envaler* et *enfioler*. On voit donc que les formes *enfiferouâper* et *enfirouâper*, loin d'être isolées, appartiennent à une famille nombreuse, et tout ce qu'il y a de plus française. Il reste toutefois à identifier les éléments qui ont mené à leur formation.

Une recherche dans la documentation du TLFQ permet de trouver des mots dont la forme et le sens pourraient bien avoir été à la source de celui qui nous occupe. Il semble que nous ayons affaire à un croisement entre le verbe argotique *enfifrer* (qui signifiait « enculer », mais aussi « tromper »), attesté en argot parisien au XIX^e siècle (voir Delesalle 1896 et Chautard 1931, p. 374), et le verbe québécois, aujourd'hui désuet, *rouâper* signifiant « râper » mais aussi « gronder, réprimander », dérivé de *rouâpe* (sorte de tisonnier), mots bien attestés à l'époque où apparaît *enfifrewâper* (Fonds TLFQ). Ces deux éléments per-



Page couverture de *L'enfirouapé* d'Yves Beauchemin, 1974, 263 p. (Collection Cap-aux-Diamants).

mettent d'expliquer les différents sens du verbe (« duper » et « avaler », mais aussi « semoncer, réprimander »). Formellement, la suite *enfifre* + *rouâper* permet de rendre compte de la forme archaïque du verbe qui, rappelons-le, compte une syllabe de plus que la forme moderne, simplifiée (attestée depuis 1909, Fonds TLFQ). Mais ce n'est pas tout : la locution adverbiale *en fifre* au sens d'« en colère », de même origine et attestée au Québec à la même époque, semble également avoir joué un rôle dans la formation du mot, en particulier pour expliquer le sens d'« irrité, en colère » (bien attesté dans le GPFC) que l'on relève pour le participe passé *enfiferouâpé*. Dans la même famille, on compte aussi *fiferlot* « vaurien » et *enfiferlot* « en colère » (Fonds TLFQ). En argot parisien, le *fiferlot* est le membre viril (v. Chautard 1931, p. 374).

Il est permis de se demander comment un verbe attesté seulement en argot parisien au XIX^e siècle peut avoir contribué à la formation d'un néologisme québécois, à une époque où les liens entre le Québec et la France étaient plutôt ténus. Il est toutefois plausible qu'Hector Berthelot, qui a fondé et dirigé de nombreuses publications satiriques canadiennes, ait connu les journaux satiriques parisiens de l'époque; il n'est pas exclu qu'il ait rencontré le mot *enfifrer* dans de telles publications. Le mot *canard* au sens de « journal » n'est attesté que depuis 1842 en

France; or, l'un des hebdomadaires satiriques de Berthelot s'appelait justement *Le Canard* (1877), ce qui montre bien que les innovations argotiques parisiennes traversaient déjà l'Atlantique à l'époque. En outre, le titre de son roman *Les mystères de Montréal* (1879-1881) évoque bien sûr *Les mystères de Paris* d'Eugène Sue (1842-1843); les deux ouvrages ont d'ailleurs en commun d'avoir d'abord paru en feuilleton dans la presse.

UNE GRANDE RICHESSE DE DÉRIVÉS

Notre mot a connu une descendance impressionnante, tant du point de vue formel que sémantique, qui montre bien la grande créativité de notre parler populaire. En plus du verbe (qui apparaît en outre sous d'innombrables variantes : *enfilouaper*, *ensirouaper*, *empirouaper*, *entourouaper*, etc.), on trouve au fichier du TLFQ les dérivés suivants : *enfirouapé*, *enfirouapant*, *enfirouapage*, *enfirouapette*, *enfirouapeur*, *enfirouapeux*, et le remarquable mot d'auteur de Michèle Lalonde, *se désenfirouaper* :

« Enfin, puis-je, en bon parler québécois, souhaiter que la France se décarême un peu de tant de correction & se désenfirouape & se rejarnigoine & se revire un peu vers son propre héritage? » (Michèle Lalonde, « La deffence & illustration de la langue québécoise », dans *Maintenant*, Montréal, avril 1973, n° 125, p. 22).

Le point le plus navrant de toute cette histoire est que la fausse étymologie voulant rattacher notre mot à l'improbable locution anglaise **in fur wrap* a réussi à s'immiscer dans un certain nombre d'ouvrages de référence, d'où il conviendrait de la chasser. Le mot *enfirouâper* et toute sa famille de dérivés ne doivent rien à l'anglais **in fur wrap* et illustrent au contraire la grande créativité de notre langue, dont il y a tout lieu de s'enorgueillir. Désenfirouapons-nous donc une bonne fois pour toutes de cette fausse étymologie! ♦

André Thibault est professeur à l'Université de Paris-Sorbonne (Paris IV), où il détient la chaire consacrée à la francophonie et à la variété des français.

Pour en savoir plus :

E. Chautard. *La vie étrange de l'argot*, Paris, 1931.

G. Delesalle. *Dictionnaire argot-français & français-argot*, Paris, 1896.

Dictionnaire biographique du Canada en ligne (www.biographi.ca/index-f.html).

GPFC : La Société du parler français au Canada, *Glossaire du parler français au Canada*, Québec, 1930.

TLFQ : Trésor de la langue française au Québec, Université Laval, Québec (www.tlfq.ulaval.ca)

Triptyque
www.triptyque.qc.ca
triptyque@editions-triptyque.com
Tel. (514) 597-1666

Jean Forest

Le Grand
GLOSSAIRE
des
anglicismes
du Québec

PLUS DE 10 000 ENTRÉES 500 p., 35 \$

Du même auteur :
L'incroyable aventure de la langue française
Les anglicismes de la vie quotidienne des Québécois

DISTRIBUTION : DIMEDIA

Redécouvrir
Le Québec



Cartes postales "Collection Art"
Plus de 300 modèles disponibles

EN VENTE AUX ENDROITS SUIVANTS

- Boutique du collectionneur TPM (Fleur-de-Lys)
- Les librairies Pantoute (St-Jean et St-Joseph)
 - MéloMag (rue Maguire)
 - Jac & Gil (Place d'Youville)
- Librairie du Nouveau-Monde (Rue St-Pierre)
 - Musée de la Civilisation
- Centre d'interprétation Place Royale